

Éléments d'architecture

Exploration d'un tertre funéraire à Lannec er Gadouer (Erdeven, Morbihan).
Constructions et reconstructions dans le Néolithique morbihannais.
Propositions pour une lecture symbolique.



Serge Cassen

Christine Boujot, Jacobo Vaquero

P. Anderson, C. Audren, J. Defaix, M.F. Dietsch-Sellami, F. Herbaut, L. Gaudin,
P. Gouletquer, P. Grouber, J.N. Guyodo, P. Lanos, A. Le Boulaire, G. Marchand,
D. Marguerie, L. Menanteau, E. Mens, T. Piel, G. Quérré, Y. Pailler, E. Yven, F. Valoteau.

Mémoire XIX - 2000

Éléments d'architecture

Exploration d'un tertre funéraire à Lannec er Gadouer (Erdeven, Morbihan).
Constructions et reconstructions dans le Néolithique morbihannais.
Propositions pour une lecture symbolique.

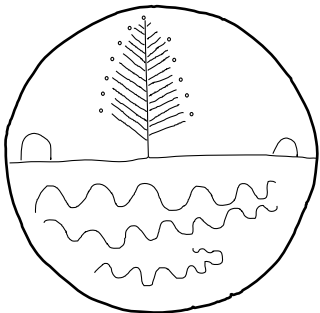
Sous la direction de

Serge Cassen

avec Christine Boujot et Jacobo Vaquero

en collaboration avec

P. Anderson, C. Audren, J. Defaix, M.F. Dietsch-Sellami, F. Herbaut, L. Gaudin,
P. Gouletquer, P. Grouber, J.N. Guyodo, P. Lanos, A. Le Boulaire, G. Marchand,
D. Marguerie, L. Menanteau, E. Mens, T. Piel, G. Quérré, Y. Pailler, E. Yven, F. Valoteau.



ISSN 1159-8646
ISBN 2-909165-43-4

Publié avec le concours

- du Conseil Général du Morbihan
- du Centre National de la Recherche Scientifique
- du Ministère de la Culture (Sous-direction de l'Archéologie)
- de l'Institut Culturel de Bretagne/Skol-Uhel ar Vro (Conseil Régional de Bretagne) et du Conseil Général de Loire-Atlantique

Patricia ANDERSON :

Directeur de recherche au CNRS, Centre de Recherches Archéologiques (CRA), 250, rue Albert Einstein, Sophia Antipolis, 06560 Valbonne (anderson@cra.cnrs.fr)

Claude AUDREN :

Chargé de recherche au CNRS, Université de Rennes 1, Laboratoire de tectono-physique, Institut de Géologie, Av. Gal Leclerc, 35042 Rennes Cedex (Claude.Audren@univ-rennes1.fr)

Christine BOUJOT :

Responsable d'opérations AFAN, Chargée de cours, Collaborateur UMR 6566 CNRS, Protohistoire Européenne, UMR 7041 "Archéologies et sciences de l'antiquité" Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, 21 allée de l'université, 92023 Nanterre Cedex (christine.boujot@wanadoo.fr)

Serge CASSEN :

Chargé de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (serge.cassen@humana.univ-nantes.fr)

Jérôme DEFAIX :

Doctorant, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, BP 81227, 44312 NANTES Cedex 3 (jerome.defaix@voila.fr)

Marie-France DIETSCH-SELLAMI :

Chercheur associée, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (sellami@europost.org)

Frédéric HERBAUT :

Doctorant, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 NANTES Cedex 3 (Fherbaut56@aol.com)

Loïc GAUDIN :

Doctorant, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex.

Pierre GOULETQUER :

Chargé de recherche au CNRS, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, chercheur associé UMR 6566 CNRS. B.P. 814, 29285 Brest Cedex

Pierre GROUBER :

70, rue du Dr. Vaquier, 93160 Noisy-le-Grand (pgrouber@club-internet.fr)

Jean-Noël GUYODO :

Doctorant, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (jn.guyodo@infonie.fr)

Gwenaëlle HAMON :

Doctorante, UMR 6566 du CNRS, Civilisations Atlantiques et Archéosciences, Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (gwen.hamon@infonie.fr)

Philippe LANOS :

Chargé de recherche au CNRS, Laboratoire d'Archéomagnétisme. UMR 6566 et UMR Géosciences-Rennes. Équipe de Géophysique, Université Rennes 1, Campus scientifique de Beaulieu, Bâtiment 15, CS 74205 - 35042 Rennes Cedex (philippe.lanos@univ-rennes1.fr)

Antoine LE BOULAIRE :

Étudiant en DESS, Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3

Gregor MARCHAND :

Chargé de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (gregor.marchand@humana.univ-nantes.fr)

Dominique MARGUERIE :

Chargé de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (Dominique.Marguerie@univ-rennes1.fr)

Loïc MENANTEAU :

Chargé de recherche au CNRS, Geolittomer (UMR 6554 du CNRS), Université de Nantes, B.P. 81227, 44321 Nantes Cedex 3 (menanteau.l@humana.univ-nantes.fr)

Emmanuel MENS :

Doctorant, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (emmanuel.mens@voila.fr)

Thierry PIEL :

PRAG en Histoire ancienne, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3

Guirec QUÉRRÉ :

Ingénieur de recherche au CNRS, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Université Rennes 1, Laboratoire d'Anthropologie, Bâtiment 25, Campus de Beaulieu, 35042 Rennes Cedex (guirec.querre@univ-rennes1.fr)

Yvan PAILLER :

Doctorant, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Collaborateur UMR 6566 CNRS. B.P. 814, 29285 Brest Cedex

Estelle YVEN :

Doctorante, Université de Bretagne Occidentale, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Collaborateur UMR 6566 CNRS. B.P. 814, 29285 Brest Cedex

François VALOTEAU :

C.A.I.R.N. (Centre Archéologie Initiation et Recherche Néolithique), rue Courolle 85440, 85440 Saint-Hilaire-la-Forêt (FRAVALOT@compuserve.com)

Jacobo VAQUERO :

Chargé de cours, Civilisations atlantiques et Archéosciences (UMR 6566 du CNRS), Laboratoire de Préhistoire, Université de Nantes, B.P. 81227, 44312 Nantes Cedex 3 (jacobo.vaquero-lastres@humana.univ-nantes.fr)

Site internet du Laboratoire :

http://palissy.humana.univ-nantes.fr/LABOS/UMR/serveur/labo_copie.html

TERMINAISON

Serge CASSEN



“Elle groupe les concurrents autour d'elle et les conduit devant la princesse qui leur adresse un petit discours de bienvenue et d'encouragement, et les invite à gagner la ligne de départ pour l'épreuve de course à pied.

– Vous courez dans cette allée-ci des alignements, leur explique la responsable, jusqu'à la pierre décorée de branchages et de fleurs que vous voyez là-bas. Vous tournez autour de la pierre et revenez, toujours en courant, par l'allée parallèle, ici, où se situe la ligne d'arrivée. Allez ! Alignez-vous. À vos marques !”

(Brékilien Y. 1998, *La Princesse des Mégalithes*, p. 90)

L'histoire ici n'a pas de dénouement, ni de chute marquant l'accomplissement et l'achèvement d'une tâche. Le lecteur a bien retenu au fil des chapitres quelques solutions qui peuvent apparaître comme autant de réponses temporaires à des problèmes sans issue véritable. La lecture assidue de nos prédécesseurs écrivant depuis près de deux siècles sur le sujet dévoile sans vergogne l'immense déchet de productions qui ne permet guère de se bercer d'illusions quand vient le moment d'estimer la validité d'une synthèse, ou même la prétendue objectivité des données de la fouille. Et pourtant le savoir se cumule, et les effets de connaissance sont indiscutables ; le capital commun s'élargit des acquis, concepts, méthodes, procédures de

vérification. Plus d'ailleurs à l'échelle de la maîtrise raffinée du déroulement chronologique ou des processus techniques de fabrication des objets que dans la conclusion de l'intrigue. On nous dit que c'est la loi du genre dès lors que la parole et l'écrit font défaut.

Terrains de fouilles nouveaux et champs d'investigation décalés par rapport à l'axe majeur de notre discipline ont permis d'ouvrir le “fait” archéologique à une grille de lecture très élargie, plus risquée. Cette sorte d'archéo-anthropologie, très proche du collage cinématographique ⁽¹⁾, oblige de faire appel à des définitions, principes, nécessaires pour que le discours porte en lui-même toutes les défenses possibles contre les détournements et les malversations, car seuls quelques fondements théoriques sont capables de guider non seulement l'interprétation d'une

(1) Dans *Les Demoiselles de Rochefort* filmé par Jacques Demy en 1966, la phrase-clé entre Pépé et Dutrouz : “Alors, ça colle ?” renvoie aux occupations de l'un qui coupe des femmes et de l'autre qui colle des éléments de maquette de navire. La critique (Taboulay C., *Le Cinéma enchanté de Jacques Demy*. Paris : Cahiers du Cinéma, 1996) montre bien comment le cinéaste, pour les décors même et les costumes, découpait, assemblait, collait : tout était bricolage, découpage et collage – transposition du bricolage sur le terrain des fins contemplatives – associant des robes Courrèges et des éléments trouvés dans les boutiques de Rochefort-sur-Mer.

Éléments d'architecture. Terminaison

installation humaine, mais également la manière d'interroger le sol. On se souvient en effet que la fouille de Lannec er Gadouer est consécutive à la proposition d'un modèle et qu'elle fut conduite pour en valider ou en infirmer les principes et les attendus. Avant même de revenir sur l'idée du "Néolithique" animant cet ouvrage, c'est donc par cette voie que nous pourrions entamer ce chapitre de finition, répondant ainsi aux griefs qui ont déjà pu nous être adressés ou aux reproches qui pourraient nous parvenir, les uns et les autres ne manquant pas :

- 1 - de défendre la conception selon laquelle la science commence par des observations, d'où elle ferait dériver ses théories par quelque processus de généralisation ou d'induction ;
- 2 - d'énoncer l'impossibilité de se tenir le derrière entre les deux chaises de l'œuvre narrative et des contraintes épistémologiques du travail scientifique ;
- 3 - de dénoncer ce travers insupportable de comparer l'incomparable.

Avant de pouvoir espérer obtenir de l'observation ou de l'expérimentation une aide quelconque à la formulation d'une réponse, encore faut-il au préalable poser la question qui s'impose. Ainsi Popper (2) défend que la fonction de l'observation ou de l'expérimentation est d'aider à tester nos théories et à éliminer celles qui ne résistent pas aux tests, car à aucun moment du développement scientifique nous ne commençons sans quelque chose qui ressemble à une théorie, c'est-à-dire une hypothèse, une opinion préconçue ou un problème. Ajoutons que la plupart des objets de la science sociale sont des objets abstraits ; ce sont des constructions théoriques.

Puisque n'importe quelle théorie peut s'accorder avec quelques faits, on devrait dire qu'une théorie est corroborée seulement si nous sommes incapables de découvrir des faits qui la réfutent, plutôt que si nous pouvons trouver des faits qui l'étayent. Évidemment, à ce rythme, l'archéologie n'est pas sortie de l'auberge, dès lors qu'elle prend au surplus et à tort les interprétations pour des théories... Qu'importe dans l'immédiat ; peut-être faudrait-il seulement spécifier ce que l'on entend par une théorie historique.

L'idéal, bien sûr, est de proposer une théorie capable de rendre compte de certains faits qui puissent conduire à des prédictions justiciables d'une vérification dans le même univers de référence. Gardin insiste sur ce pouvoir de prédiction sans lequel la valeur de la construction est indécidable. La réussite d'une étude se mesure essentiellement au succès ou à l'échec de ces vérifications. Mais si l'on conçoit bien les principes généraux d'une application stricte des règles du jeu scientifique quand il s'agit de restituer un environnement végétal ancien, le procédé devient plus ardu à l'heure de prédire la valeur diagnostique d'un procès de débitage du silex observé entre deux événements archéologiques, deux "habitats" ; difficile, mais de plus en plus couronné d'un réel succès, car ces savoir-faire pensés se répètent et se transmettent. Expliquer pourquoi à cet instant soudain le jaspe est ici préféré, tandis que le décor disparaît sur la céramique, fait tomber le chercheur dans un travail de synthèse historique qui relève alors, selon Gardin, du contraste familier entre "explication" et "interprétation", la première étant subordonnée à une "testabilité" de ses propositions que n'exige plus la seconde. Ces phénomènes humains ne sauraient être "validés" ou "testés" comme le sont les propositions des sciences naturelles, pour cette raison principale que les deux unités en cause sont incommensurables.

En conséquence de quoi, sous leur vêtement sociologique ou scientifique nous dit Veyne, théories et types se ramènent simplement à l'éternel problème du concept. S'il existe une anthropologie théorique qui n'a d'autre but que d'atteindre à une connaissance conceptualisée du réel, qu'en est-il de notre discipline ? Là encore, cette conceptualisation de l'expérience se traduit – mais trop difficilement – par des théorèmes, des théories, des thèses que l'on peut opposer. Non, vraiment, le travail de synthèse historique consiste seulement à opérer une rétrodiction au moyen d'une liste d'hypothèses possibles où puiser la plus probable ; l'histoire n'est pas explication scientifique, mais compréhension du concret. Donc, avoir des concepts, c'est concevoir les choses.

(2) Boissinot, archéologue, parlera avec justesse en 1998 du "diktat poppérien" de la scientificité bien comprise...

En 1864, Hugo clarifie les choses : Pascal savant est dépassé ; Pascal écrivain ne l'est pas. "La science procède par épreuves superposées l'une à l'autre et dont l'obscur épaissement monte lentement au niveau du vrai. Rien de pareil dans l'art. L'art n'est pas successif. Tout l'art est ensemble". Pour lui, il ne saurait y avoir deux lois ; l'unité de loi résulte de l'unité d'essence ; nature et art sont les deux versants d'un même fait. Si l'art se déplace comme la science, ses créations successives, contenant de l'immuable, demeurent. De là vient qu'il ne saurait y avoir ni décadence, ni renaissance, ni plagiat, ni répétition, ni redite dans les productions de l'homme.

Partant de ces deux versants à l'œuvre dans ce programme de recherche relatif au passage fondamental à l'agriculture, on conçoit la difficulté de rendre compte d'une gravure et d'un symbole, là le procès technique reconnaissant l'outil sur la matière et le résultat de son action, ici la perception d'une image et l'intuition sensible qu'elle occasionne en chacun d'entre nous, selon notre disposition à l'expérience intime. Et l'architecture funéraire qui la contient rappelle cette évidence : il s'agit de reconnaître à la fois l'Art de construire les édifices et l'ensemble des techniques qui y concourent. Malgré cela, il pourra sembler bien prétentieux de réunir en un projet archéologique total une pensée et une action quand cet archéologue donne l'impression d'être privé de tout, et qu'il s'adonne aux plaisirs malsains de l'union contre-nature des règles du récit et de celles de la science (3)...

Reste qu'un acquis demeure, ramené à l'énoncé du Bachelard des années 30 : le sens du vecteur épistémologique va bien du rationnel au réel et non point, à l'inverse, de la réalité au général.

I. LE VECTEUR ÉPISTÉMOLOGIQUE

Pour comprendre l'homme il faut connaître l'épistémologie et pour comprendre celle-ci il faut connaître l'homme. Voici que Piaget annonce que l'objet des sciences historiques de l'homme est de reconstituer et de comprendre le déroulement de toutes les manifestations de la vie sociale au cours du temps. Et que parmi elles, il serait vain de chercher à tracer des

frontières immuables entre tel groupe de notions considérées comme seules scientifiques et tel autre qui serait réservé à la philosophie. Notre programme se ressent bien du glissement progressif en cause, depuis ce problème qui demeure "philosophique" tant qu'il n'est traité que spéculativement et qui devient, ou deviendra, "scientifique" sitôt qu'on parvient à le délimiter d'une manière suffisamment précise pour que des méthodes de vérification, expérimentales et statistiques, permettent de "réaliser quant à ses solutions un certain accord des esprits par convergence, non pas des opinions ou croyances, mais des recherches techniques ainsi précisées" (*id.* 1970, p. 90).

À vouloir traiter d'un sujet aussi ambitieux que la révolution néolithique, on touche exactement aux deux versants précités, en se plaçant au cœur des difficultés épistémologiques et méthodologiques. Mais c'est la gloire des sciences de l'homme (et de l'archéologie de la Protohistoire !) de rendre intelligible la cohérence interne du cercle des sciences qui est de replacer le sujet humain en sa véritable position, celle, tout à la fois, d'un aboutissement dans la perspective de l'objet physique et biologique, et d'un point de départ créateur, dans la perspective de l'action et de la pensée.

Le développement même des tombes à couloir, tel qu'il fut envisagé, rejoint un autre point de vue qui serait "génétique", au sens du développement ontogénétique de Piaget : à ne considérer que les monuments glorieux achevés dans leur plénitude, on n'aperçoit que des mécanismes déjà constitués, tandis qu'à suivre le développement on atteint leur formation, et seule la formation est explicative, c'est-à-dire cette suite régulière ou même séquentielle de transformations qualitatives assurant une structuration progressive. Ce qui n'implique pas la croyance en une suite harmonieuse et exclusive des types élaborés qui exclurait les fonctionnements synchroniques pour les besoins d'un tableau simplifié, idéal. Cette question a fait d'ailleurs sourdre dans l'explication causale le conflit latent sur cette façade atlantique de la France qui oppose le positiviste attaché aux observables, sans souci de dépasser le niveau des faits généraux,

(3) Il existe dans cette discipline comme en d'autres une sorte de généralisation polémique qui pourrait faire passer la raison du *pourquoi* au *pourquoi pas* ("... fonder l'archéologie ou le roman sur un "Pourquoi pas ?", cela ne fait de mal à personne" – Barthes 1957, p. 51). Mais que signifie une science dont la variable principale se trouve dans la discipline voisine ? ...

Éléments d'architecture. Terminaison

et le chercheur prêt à dégager des “structures” susceptibles de rendre compte de leurs variations, par l'élaboration de théories interprétatives.

Au final, Guidieri et Veyne s'accordent bien sur ce clivage entre le vrai et le faux qui ne cesse de se modifier récursivement, ce faux qui n'est pas autre chose que du vrai qui a été déformé... La visée même de nos affirmations divergentes, les critères et modes d'obtention des idées vraies, en définitive les programmes varient à notre insu. Le faux implique le vrai dans nos opérations imaginaires (4). C'est le faux qui nous occupe, écrit Moles, et le processus de rectification perpétuelle de celui-ci : connaître le faux pour savoir le vrai, une heuristique du vrai. L'erreur créatrice est cette forme fautive, donc provisoire, mais qu'on peut corriger. C'est encore ramener une réponse à l'état de question, une solution à celui de problème. C'est encore reconnaître que l'archéologie se présente aussi comme un champ épistémologique où la nature même de ce qu'on étudie reste vague puisque les comportements de l'homme apparaissent, à l'observateur extérieur, fluctuants dans leur essence, non rigoureusement répétitifs, instables. Enfin, raconter l'histoire de ces hommes, c'est reconnaître un monolithe où la distinction des causes, des fins et des hasards est une abstraction.

Veyne rêve alors d'une méta-histoire où le récit serait remplacé par un montage de documents choisis avec autant de flair que celui qu'avait Shakespeare pour mettre les mots qu'il fallait dans la bouche des héros de ses drames historiques... L'archéologie raconte-t-elle en ce cas des événements en faisant double emploi avec eux, sans révéler des choses sur ces événements ? Elle répéterait ce qui a eu lieu, en quoi elle serait le contraire de la science, qui révèle ce qui se cache derrière ce qui a lieu. Qui plus est, dans sa course têtue à la scientificité, ne court-elle pas le risque du fractionnement excessif de son objet et l'abandon d'une partie de cet objet (5) ?

II. LA TENDANCE COMPARATISTE

“La vraie histoire étant mêlée à tout, le véritable historien se mêle de tout. L'homme n'est pas un cercle à un seul centre ; c'est une ellipse à deux foyers. Les faits sont l'un, les idées sont l'autre” (V. Hugo 1862, *Les Misérables*, p. 426).

On pourrait donc voir se constituer une science accumulant des connaissances sur un mode additif, mais qui supposerait également que cette addition s'accompagne de systématisations. De là des modèles favorisant simplement une représentation facile, et conventionnelle, mais en attendant mieux et parce qu'en ce cas, la représentation provisoire a une valeur heuristique et conduit à des modèles plus adéquats. D'où ce processus épistémologique fondamental de la science que stipule la schématisation, celle qui risque de mutiler la réalité, mais celle qui aide aussi à fixer des perspectives. Il faut embellir pour restituer, disait Bachelard (6).

Sans aucun doute, les propositions faites autour du cachalot et du phallus résultent de la mise en perspective de plusieurs expériences et comparaisons qui produit le plus souvent des espaces d'intelligibilité. Il existe pourtant des historiens indifférents à tout comparatisme heuristique, nous dit Detienne, hostiles à bousculer l'histoire ou à se moquer de la chronologie, en faisant réagir pour découvrir un aspect inaperçu, un angle insolite, une propriété cachée ; réfractaires au comparatisme expérimentateur qui se donne ainsi la liberté et le plaisir de démonter et de remonter des logiques partielles de pensée.

Il est vrai qu'à l'occasion d'une récente réunion d'archéologues et de paléoenvironnementalistes (7), l'idée même de se saisir de l'ancienne confrontation bien documentée des Nootka nord-américains et de l'homme

(4) P. Valéry cité par M. Cazenave (1974) : “Mais c'est la gloire de l'homme que de pouvoir se dépenser dans le vide ; et ce n'est pas seulement sa gloire. Les recherches insensées sont parentes de découvertes imprévues. Le rôle de l'inexistant existe ; la fonction de l'imaginaire est réelle ; et la logique pure nous enseigne que le faux implique le vrai. Il semble donc que l'histoire de l'esprit se puisse résumer en ces termes : il est absurde par ce qu'il cherche, il est grand par ce qu'il trouve”.

(5) Cf. Tarot 1998.

(6) Mais c'est bien souvent ici que surgit la critique d'une cartographie trop belle pour être vraie, la suspicion d'un langage trop littéraire pour être juste, la réduction de toute parole adverse à un bruit, conformément au procédé constant des polémiques bien vues par le sociologue qui consiste à démasquer chez autrui une infirmité complémentaire à celle que l'on ne voit pas en soi, à charger cet impétrant ou ce collègue des effets de ses propres fautes, à appeler obscurité son propre aveuglement et dérèglement verbal, sa propre surdité (Barthes 1957).

(7) Nous faisons directement allusion à la réunion tenue en 1998 à l'Université de Jussieu à l'invitation de H. Richard dans le cadre du programme CNRS “Premières traces d'anthropisation”. Nous aimerions remercier H. Richard pour cette amicale invitation.

blanc colon – au niveau restreint des échanges alimentaires pour mieux saisir la puissance d'évocation du procès de la néolithisation en Europe occidentale, et secondairement le passage à la céréaliculture – a paru à l'esprit de certains collègues sincères véritablement hors de propos puisque aucune société extraeuropéenne n'est recommandable pour penser ce que signifie fonder une colonie, faire du territoire ou inaugurer des manières de vivre ensemble dans un espace nouveau. Detienne, à l'inverse, milite pour une analyse des microsystèmes de pensée, ces enchaînements découlant d'un choix initial, en comparant pour construire des comparables. Il entend défendre un projet et des procédures devant d'abord se donner comme champ d'exercice et d'expérimentation l'ensemble des représentations culturelles entre les sociétés du passé, les plus distantes comme les plus proches, et les groupes humains vivants observés sur la planète, hier ou aujourd'hui. "Découvrir l'étrangeté des premiers gestes et des commencements initiaux. Commencer, inaugurer, entamer, instituer... Comment l'origine se dit-elle en regard du devenir et du commencer ? Comment le cosmogonique cohabite-t-il avec entamer, fonder ou inaugurer ?" (*id.* 2000, p. 42).

Mais comparer des solutions logiques n'est pas tomber dans un comparatisme qui se plairait à noter des ressemblances et des contrastes occasionnels. Ces "comparables" entre archéologues et anthropologues, mis en place par intuitions successives, ne sont pas des thèmes ni des types pour établir une typologie, mais les mécanismes de pensée observables dans les articulations entre les éléments agencés. Voilà pourquoi, avec Taylor et Morgan, les Grecs et les Iroquois seront pour Detienne les cobayes les plus recherchés pour expérimenter dans le laboratoire des formes de pensée. Il y a un peu, dans ce projet, de cette observation naïve de l'observateur averti dont parlait Moles. C'est-à-dire quelque chose que l'on sent terriblement efficace, quelque chose qui n'est plus justiciable d'une heuristique vague ou d'un flair raisonné propre à l'archéologie...

Nous ne sommes en définitive guère éloignés d'une recherche parfois diverse jusqu'au disparate ainsi que le préconisait Caillois, toujours précautionneux ⁽⁸⁾ des explications globalisantes, mais toujours cherchant à percevoir à quel point deux ordres de faits très éloignés s'articulent et quel supplément d'autorité leur alignement donne à l'explication, faisant entrevoir, sinon l'architecture générale de la systématisation, du moins le

mécanisme de son édification, considérant un vaste ensemble de phénomènes comme une totalité organique dont les multiples éléments sont interdépendants.

III. LE CONTACT, L'IDÉE ET LES OBJETS "NÉOLITHIQUES"

Dans les terres et les rivages de la péninsule Armoricaire, vierges de l'expérience lointaine de la domestication des caprins et des céréales, il existe des temps séparés accompagnant les débuts de l'agriculture et de l'élevage. D'un côté la brusquerie du temps des objets un jour apparaissant, constitués, adaptés à des fonctions nouvelles ou détournées dans la société ; le caractère soudain d'une architecture, l'imprévu des situations topographiques, l'instantané des volumes gigantesques ; la fulgurance du décor céramique et ses agencements inopinés ; bref, ce donné en apparence si immédiat qu'il apparaît comme fixant une borne et un temps 0. Dans le même "temps", l'information et les modèles réduits circulent avec les hommes, et quand les assemblages du Cardial remontent le cours de l'Èbre depuis la Catalogne, les armatures des groupes retziens adoptent et adaptent un patron méridional si lointain, en le transformant dans le système technique local ; et quand le Rubané occupe la vallée de la Marne, les coquillages de l'Atlantique ont déjà parcouru le chemin que tracent les agriculteurs, tandis que de grandes herminettes doubles perforées ⁽⁹⁾ provenant de ces régions lointaines d'Alsace et d'Allemagne centrale parviennent en Charente-Maritime que ces mêmes Rubané ne semblent n'avoir jamais atteint.

(8) "Chaque système est vrai par ce qu'il propose et faux par ce qu'il exclut, et la prétention de tout expliquer peut rapidement amener à l'état de délire d'interprétation..." (Caillois 1938, p. 18).

(9) Nous faisons allusion à l'exemplaire de la Terre des Pots à Ozillac (Charente-Maritime – Gachina *et al.* 1975) dont curieusement la perforation n'est pas achevée, ajoutant un aspect supplémentaire de distinction non fonctionnelle pour un objet lithique de prestige dans les tombes Rubané...

Éléments d'architecture. Terminaison

Il n'y a rien là que de l'habituel, qui relève de l'analyse des changements. Seulement le changement n'est pas des plus anodins ; il intensifie et combine des migrations de grande amplitude, des transhumances saisonnières, des implantations durables, des transports de matière, des échanges et des phénomènes de mode déjà perceptibles, selon Gouletquer (*id.* 1991b), chez les groupes de chasseurs et pêcheurs et collecteurs en Armorique. À quoi se cumulent la pensée religieuse transformée ainsi que la nouvelle assise territoriale du groupe, postulée comme stable à l'intérieur de son terroir, qui renforce le rôle des ancêtres et permet de fonder les relations parentales sur des bases plus affirmées et plus complexes à la fois, en instituant de nouveaux réseaux d'alliance avec les autres groupes. Difficile de mesurer le bouleversement de la société, de ses valeurs, de ses mœurs et de ses mythes, la rapidité et l'irréversibilité de la rupture avec le monde ancien qui débouche au final sur l'institutionnalisation d'un nouvel ordre politique.

Il y a donc des techniques adoptées, c'est l'élément le plus visible du problème, mais pas le plus facile à situer sur l'échelle du temps. Au début des années 30, Goury reconnaît que lorsque nous trouvons l'homme néolithique en possession d'un "progrès", il est probable qu'il l'a accompli depuis longtemps⁽¹⁰⁾. Il existe un délai plus ou moins considérable, mais toujours important, entre l'apparition d'une technique et son intégration à l'appareil social, disent les ethnologues (Poirier 1972). On voit à quel point ces temps décalés brouillent le développement "observé".

Plus que tout, il y a la société qui change, mais non pas forcément en ces termes de causalité économique, utilitariste, que la mise à disposition des objets, des semences, des faucilles, des vestiges fauniques domestiques, pousse assez aisément à proposer. Moscovici (1988) rappelle que le plus épais brouillard entoure les premiers pas d'une société ou d'une institution qui se forme, quelque chose de tout autre éclôt, d'incommensurable par nature avec ce qui préexiste, devant quoi les individus un temps reculent, indécis. C'est le fait des idées nouvelles, de celles que l'on peut interdire, de l'innovation, du désir mimétique de la différence.

L'auteur appelle "big bangs sociaux" les conséquences prévisibles de cette crainte partagée par toutes les sociétés : la crainte des idées. Toutes les sociétés se méfient de leur action et des hommes qui les diffusent, et

commencent le plus souvent par rejeter les groupes qui propagent une doctrine ou une croyance neuve. Mais les idées propagées tirent un supplément de force d'une censure qu'on leur impose. "Laquelle, au lieu de les étouffer complètement, leur donne du relief et rend leur pression plus insupportable" (*id.*, p. 143). Elles commencent par déconcerter, provoquent des émotions hostiles, mais créent en fin de compte une perception et une atmosphère collective qui permettent de les admettre. Puis, une fois leur emprise établie, le monde apparaît différent et les relations entre les individus ont une autre teneur. Pour Laburthe-Tolra, tabous et interdits révèlent dans la société archaïque, combien la nouveauté est considérée comme redoutable ; les membres de la société manifestent davantage le désir de rester fidèles à la tradition du groupe que celui de prendre des moyens nouveaux pour développer l'organisation sociale et l'économie.

Il aura suffi que ces idées parviennent en un milieu dense de la population où les hommes communiquent davantage, où la conscience commune se dilue, où les croyances personnelles prolifèrent ainsi que foisonnent les dissidences personnelles, pour qu'elles se multiplient et s'insinuent aux dépens d'un ancien ordre en créant du "néolithique", un Néolithique exacerbé généré par l'innovation.

Là aussi, l'innovation semble aller de soi, provenant de l'extérieur, de la ceinture des lœss, du Val de Loire ou des rivages charentais. La source ne peut être qu'extérieure à ces gens-là, dans le milieu, les conditions techniques ou le manque de ressources. Mais les anthropologues nous disent encore, avec Weber, que la véritable innovation, dont les répercussions sont les plus profondes, a une source intérieure et se dirige vers le monde extérieur ; l'innovation en tant que création et non pas comme l'issue d'une évolution.

(10) "Lorsque, en tous domaines, une chose vraiment neuve commence à poindre autour de nous, nous ne la distinguons pas – pour la bonne raison qu'il nous faudrait voir dans l'avenir son épanouissement pour la ramener à ses débuts. Et quand, cette même chose ayant grandi, nous nous retournons pour en retrouver les germes et les premières ébauches, ce sont ces premiers stades, à leur tour, qui se cachent, détruits ou oubliés... Automatiquement, par l'absorption sélective des siècles, c'est le mouvant qui tend à disparaître de nos perspectives pour se résoudre en une succession de "paliers" qui ne sont d'ailleurs qu'un moment dans un mouvement continu" (citation de Teilhard de Chardin dans l'ouvrage de Haudricourt et Delamarre paru en 1955 sur l'homme et la charrue).

Ces idées qui exigent un état psychique et de relation pour être acceptées, le sont d'abord par une minorité, par quelques individus entamant un coup de force, pour faire fléchir la majorité qui ne peut que la juger dangereuse et d'un avantage douteux. "Or le don des individus qui s'en montrent capables est le moins naturel. Pareil don ne peut se soutenir que du dedans, de la subjectivité des individus engagés au sein d'une culture et des buts impératifs qu'ils se voient obligés de faire triompher" (Moscovici 1988, p. 151). La remarque a une portée générale et ne tient pas seulement à une époque, ou à un état de coutume ou de droit.

Comment les "idées" deviennent des forces historiques agissantes est une affaire que Weber (pour un tout autre sujet) structure en trois étapes :

- 1 - l'arrachement à une tradition par une réforme religieuse ;
- 2 - la création d'une conduite et d'une éthique neuves ;
- 3 - l'infusion de cet état d'esprit dans l'économie dont il assure l'hégémonie.

Il serait vain d'établir une succession rigoureuse à cette séquence, ici présentée comme simple fil conducteur. Mais Moscovici dit bien qu'au lieu d'expliquer, comme il est convenu, la croyance qui anime cette longue métamorphose allant de l'intérieur vers l'extérieur, par les facteurs de l'économie, on peut expliquer le régime économique qui en résulte par des facteurs religieux.

On ne saura probablement jamais si la cosmogonie nouvelle explique la teneur des changements en Morbihan, ou même le refus des flèches perçantes dans le Tévécien ⁽¹¹⁾ ; mais on voit la différence qui demeure à la placer au sommet de nos préoccupations, ou tout du moins à une hauteur équivalente à cette culture matérielle qui, à son tour, nous fascine. Dans un monde de conformités et d'habitudes, les nouveautés pénètrent loin dans le psychisme humain. Cette chose ou ce sentiment peuvent être déniés, contestés, refusés, en les refoulant afin d'éviter un conflit. Ainsi, on le sait, durant un millénaire s'établit une frontière en Scandinavie, certes perméable aux objets, mais rien qui n'ait pu changer la structure profonde des groupes Ertebølle évoluant dans la connaissance des villages d'agriculteurs ; il n'est question ni d'avance ni de recul. Seulement les uns n'adoptent rien, d'emblée, des innovations d'en face ; est-ce une résistance de la tradition invétérée ?

Moscovici (1988, p. 167) différencie enfin trois étapes dans l'épreuve de ce contact matériel :

- 1 - le **désir** qui provoque une tension et trouble la jouissance immédiate d'un objet dans lequel nous nous oublions : la valeur d'une chose est due à la satisfaction et à l'utilité auxquelles on renonce, non pas à celles que l'on obtient ;
- 2 - l'**évaluation** qui situe les objets sur une échelle de désidérabilité ou d'aversion ;
- 3 - la **demande** qui est un choix entre plusieurs besoins et désirs, qui s'exprime à un moment donné ; on souhaite l'obtenir à la fois parce qu'il nous attire, parce que nous en attendons une satisfaction, et parce qu'il se situe en un certain point de l'échelle des comparaisons avec d'autres objets.

Mais prendre n'a jamais suffi à la jouissance. Il faut pouvoir recevoir, donner, rendre, détruire – si possible tout ensemble. Et le manque vient de l'exigence de ne pas accomplir le désir ; et l'échange symbolique procède de l'exigence d'une relation non médiatisée par la logique systématique de la valeur.

Il est courant d'assigner aux objets un statut fonctionnel, celui d'ustensile lié à des opérations techniques sur le monde, et par-là même celui de médiation aux besoins anthropologiques "naturels" de l'individu... Cette hypothèse empiriste est fautive, nous dit Baudrillard. "Loin que le statut primaire de l'objet soit un statut pragmatique que viendrait surdéterminer par la suite une valeur sociale de signe, c'est la valeur d'échange signe qui est fondamentale – la valeur d'usage n'en étant souvent que la caution pratique" (*id.* 1972, p. 7). Il convient donc en cette recherche archéologique de dépasser une vision spontanée des objets en termes de besoins, l'hypothèse de la priorité de leur valeur d'usage. Les objets, "leur syntaxe et leur rhétorique", renvoient à des objectifs sociaux et à une logique sociale. Ce dont ils nous parlent, ce n'est pas tellement de l'usager et de pratiques techniques que de prétention sociale et d'inertie, d'acculturation et d'enculturation, de stratification et de classification sociale.

(11) L'adoption massive du trapèze symétrique en Morbihan et Finistère à la fin du Tévécien implique le refus des armatures à retouches rasantes du Retzien voisin, mais aussi des armatures asymétriques du reste du Mésolithique final français (Tardenoisien à l'est, Cuzoul plus au sud – Marchand 2000).

Éléments d'architecture. Terminaison

Quand il nous vient la prétention d'intégrer les objets comme éléments d'une logique sociale, notre empirisme habituel assure que les strates sociales sont simplement indexées sur un bilan d'objets. On peut sans doute dans un premier temps considérer les objets eux-mêmes comme indices d'appartenance sociale, mais il importe beaucoup plus de les considérer, "dans leur choix, leur organisation et leur pratique" (*id.*, p. 16), comme le support d'une structure globale de l'environnement, qui est en même temps une structure active de comportement. Dresser un répertoire d'objets et de significations sociales attachées à ces objets, en postulant qu'ils sont porteurs d'une hiérarchie culturelle et sociale, c'est oublier aussi que les individus et les groupes sont loin de suivre sans détour les injonctions de ce code, et qu'ils en usent, en jouent, en trichent comme avec n'importe quel code moral ou institutionnel.

Ce qui semble vrai, ce sont ces objets pondérés des signes distinctifs, qui distingueront ceux qui les distinguent. Les objets ne s'épuisent jamais dans ce à quoi ils servent – parce que c'est bien toujours en ce qu'ils ont de "non fonctionnel", ou bien dans toutes les connotations et le métabolisme de leurs formes qu'ils prennent leur signification de prestige – c'est donc dans cet excès de présence qu'ils "désignent" non plus le monde, mais l'être et le rang social de leur détenteur (*id.*, p. 11). Mais l'objet finit toujours par "fonctionner", et à se disculper de son ancien statut aristocratique de signe pur de prestige. C'est au moment où l'on construit les premières tombes à couloir, où l'on ouvre les carrières de dolérite en Bretagne que les lames surpolies en jadéite cessent de jouer les exposants du statut social et d'afficher les différences statutaires. Il faut trouver autre chose. Selon la logique éternelle de la distinction culturelle, une fraction privilégiée savoure "l'instantanéité et la mobilité des structures architecturales au moment où les autres accèdent tout juste à la quadrature de leurs murs" (*id.*, p. 42). Seules les classes privilégiées ont droit à l'actualité des modèles. Les autres y ont droit lorsque ces modèles ont déjà changé ⁽¹²⁾.

Les objets que nous observons au commencement du Néolithique parlent du procès de l'idéologie qui, écrit Baudrillard, se joue sur l'opération simultanée d'un système d'échange restreint, sur un corpus restreint, et sur le mode de la compétition paritaire aristocratique, et d'un système d'échange de valeurs universelles, à l'usage de tous, sur le mode de l'égalité formelle. Mais produire de la différence, des systèmes différentiels, hiéar-

chiques, ne se confond pas avec l'extorsion de la plus-value économique. Entre les deux, un autre type de travail intervient, "qui transforme de la valeur et de la plus-value économique en valeur/signe" (*id.*, p. 131) : opération somptuaire, de consommation et de dépassement de la valeur économique selon un type d'échange radicalement différent, "mais qui d'une certaine façon produit aussi une plus-value : la domination", laquelle ne se confond pas du tout avec le privilège économique et le profit.

La domination est donc liée au pouvoir économique, mais elle n'en émane pas de façon à la fois automatique et mystérieuse, elle en est issue à travers un retravail de la valeur économique. Dans l'ordre économique – mettons la production du sel en Morbihan – c'est la maîtrise de l'accumulation, de l'appropriation de la plus-value, qui est essentielle. Dans l'ordre des signes culturels, c'est la maîtrise de la dépense, c'est-à-dire de "la transsubstantiation de la valeur d'échange économique en valeur d'échange/signe à partir du monopole du code" (*id.*, p. 132), qui est décisive. Et c'est le cycle des dons successifs qui charge la pendeloque bleue surpolie et la hache verte surpolie de plus en plus de valeur. Une espèce de plus-value est produite à partir de la circulation même des signes, qu'il faut distinguer radicalement de la plus-value économique. Elle ne crée pas de profit, mais de la légitimité.

(12) En constatant l'accès généralisé aux allées sépulcrales à la fin du Néolithique et l'arrêt brutal qu'illustrent les riches tombes individuelles sous tertres gigantesques du Bronze ancien armoricain, nous évoquions un phénomène cyclique dans cette manière de réaffirmer les inégalités sociales et d'instaurer à l'échelle de l'architecture funéraire la logique de la distinction culturelle propre aux périodes cruciales de transition (Boujot, Cassen 1992). On ne devra cependant pas confondre cette métaphore de l'oscillation avec la terminologie introduite dans les années soixante, spécifique au Centre-Ouest de la France et toujours utilisée par les plus jeunes générations, dont le "cycle culturel" est le terme récurrent. L'emploi de ce vocable est historiquement daté pour notre discipline et désigne des complexes d'éléments culturels vivant ensemble, indépendants les uns des autres, dans un temps et un espace limités. L'expression française date en fait de 1914 et répond à la *Kulturkreise* de langue allemande. Ces complexes sont, par définition, partis de centres d'origine, chaque cycle ayant un seul centre ; le Matignons, que l'on fait débarquer sur le littoral girondin en provenance de la péninsule Ibérique, est un de ces complexes relayés par le "cycle" peu-richardien. "... le cycle culturel est, en ethnographie, ce qu'est la race en anthropologie – exactement" (Montendon 1934, p. 7). Nous avons toujours préféré faire l'économie de ces termes idéologiquement et détestablement connotés, et nous persévérons à ne pas les utiliser.

En résumé, aujourd'hui encore, selon qu'il s'ordonne en une logique de l'utilité (valeur d'usage), du marché (valeur d'échange), du don (échange symbolique) ou du statut (dans une logique de la différence), l'objet prend respectivement statut d'outil, de marchandise, de symbole ou de signe. Bien sûr, la grille des valeurs et ses principes généraux (utilité, équivalence, différence, ambivalence) ne s'articulent pas toujours clairement à l'observateur. Et puis cette loi de la valeur peut également jouer sur la richesse ou sur le dénuement, luxe ostentatoire (Mané er Hroëck) ou austérité ostentatoire (Le Moustoir central) répondant à la même règle fondamentale. Mais on est assuré en tout cas que les modes d'échanges économiques prennent fin avec l'institution d'un calcul rationnel de production et d'échange. Le pouvoir est à celui qui peut donner et à qui il ne peut pas être rendu. "Donner, et faire en sorte qu'on ne puisse pas vous rendre, c'est briser l'échange à son profit et instituer un monopole : le procès social est ainsi déséquilibré" (*id.*, p. 209).

IV. LES STRUCTURES SOCIALES DU POUVOIR

Rien de plus emblématique que ces tumulations gigantesques dominant l'entrée du golfe du Morbihan du haut de leurs sommets édifiés à plus de dix mètres du sol, ces dépôts funéraires dont le nombre et la rareté restent inégalés à des centaines de kilomètres vers l'est comme au sud, pour suggérer depuis leur découverte un corps social fortement inégalitaire. La multiplication grâce aux inventaires récents des structures funéraires modestes, en partie contemporaines de ces tumulus géants, sur les mêmes territoires – des tertres de 5 à 20 m de diamètre ne dépassant pas la hauteur d'un homme – a accentué le contraste, posant ceux-là en exergue dans le paysage humain de l'époque. De tout ceci naît l'interrogation renouvelée par chaque génération de protohistoriens œuvrant en Bretagne sur les voies par lesquelles l'influence personnelle s'est fixée en autorité reconnue.

Il y a donc, à l'origine, une histoire de pouvoir qu'un lecteur scrupuleux d'une administration bien faite de la preuve archéologique trouvera hors de propos et prétentieux d'en vouloir lire quelques fondements digérés par ces observateurs besogneux du fossile amoché... Mais le détour vaut la peine, car la réalité même de cette puissance est

parfois mise en doute dans ce mytique Néolithique occidental débutant. Pourtant le pouvoir est partout ; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout. Foucault dit bien l'omniprésence du pouvoir : non point parce qu'il aurait le privilège de tout regrouper, mais parce qu'il se produit à chaque instant, dans toute relation d'un point à un autre. Ce n'est pas un système général de domination exercée par un élément ou un groupe sur un autre, et dont les effets, par dérivations successives, traverseraient le corps social tout entier. C'est le socle mouvant des rapports de force qui induisent sans cesse, par leur inégalité, des états de pouvoir, mais toujours locaux et instables. "Le pouvoir, ce n'est pas une institution, et ce n'est pas une structure, ce n'est pas une certaine puissance dont certains seraient dotés : c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée" (*id.* 1976, p. 123).

Des institutions de pouvoir émergent comme instances de régulation et bénéficient de toute une série d'alliances tactiques. Ce n'est pas dire que leur rôle se limite à la prohibition ou la reconduction ; au principe des relations de pouvoir, il n'y a pas une opposition binaire et globale, du haut en bas entre dominateurs et dominés, sur des groupes de plus en plus restreints jusque dans les profondeurs du corps social. Foucault avance plutôt que les rapports de force multiples se forment et se jouent dans les appareils de production, les familles, les groupes restreints, les institutions, provoquant de larges effets de clivage qui parcourent l'ensemble de la société. Et rien de cela ne pourrait s'exercer sans une série de visées et d'objectifs. Et rien de cela ne pourrait exister sans une multiplicité de points de résistance qui ne peuvent naître que dans le champ stratégique des relations de pouvoir. Bref, il survient un moment où un agencement politique de la vie se constitue, non dans un asservissement d'autrui, mais dans une affirmation de soi ⁽¹³⁾.

Voici qu'on ne songe plus à conserver avec le groupe adverse un équilibre parfait que chacun est le premier intéressé à maintenir ; on met son

(13) Et l'exemple fameux que traitera l'auteur fut cette manière qu'eut la bourgeoisie (dans cette autre révolution) de convoquer autour du désir l'ordre du pouvoir, de se donner un corps et une sexualité – "de s'assurer la force, la pérennité, la prolifération séculaire de ce corps par l'organisation d'un dispositif de sexualité" (*id.*, p. 166).

Éléments d'architecture. Terminaison

ambition à grandir son prestige, à établir sa domination. Caillois insiste alors sur ce principe d'individuation qui s'affirme, cet état instable de rivalité, où le fonctionnement de la société repose désormais sur le concours, au double sens d'entraide et de compétition, de groupes dont les principes, tout en travaillant de concert à l'harmonie du monde, "cherchent moins à se balancer l'un l'autre qu'à obtenir la prépondérance, qu'à la conserver une fois obtenue, qu'à la faire reconnaître en droit quand elle n'est plus disputée en fait" (*id.* 1950, p. 114). La surenchère de générosité dans les distributions prestigieuses de richesses et de nourritures a fini par donner au service rendu la forme d'un défi de pouvoir le reconnaître.

De quelque nature que soit le pouvoir, il n'est que la conséquence d'un consentement, consentement à la réalisation d'une volonté, manifestant la toute-puissance de la parole, qu'elle soit commandement ou incantation. Et du simple privilège du prestige personnel, Caillois met en lumière la présence et le rôle, entre celui qui en est doué et l'impose et celui qui en est privé et le subit, d'un mystérieux ascendant. Et ce processus a lieu d'autant mieux que le privilège de l'autorité n'apparaît plus comme le résultat de qualités personnelles, mais comme une prérogative inhérente à une fonction sociale, assurée, évidente, reconnue, entourée de respect et de crainte. "Tout roi est dieu, descend d'un dieu, ou règne par la grâce d'un dieu. C'est un personnage sacré. Il faut en conséquence l'isoler, dresser entre lui et le profane des cloisons étanches... cette sainteté le rend intouchable. Tout ce qu'il touche ne peut plus servir qu'à lui" (*id.* 1950, p. 119). Nous ne sommes plus éloignés de cette thalassocratie qu'évoquait Jullian en 1927, discourant sur les étonnants viatiques des sépultures carnacéennes.

Dans le prolongement de cette tradition anthropologique française penchée sur le don, Caillé évoque les sociétés où les échanges participent d'une rivalité exaspérée, à destruction de richesses, tandis que d'autres suivent un cours à émulations plus modérées. Nul doute que ces cas de figure traversent l'Europe occidentale en ce V^e millénaire. Sinon comment interpréter ces longues diffusions de lames de haches alpines et leurs groupements significatifs ? Ici peut commencer le symbole du don archaïque, la "monnaie" primitive, tous les biens précieux qui composent la compensation matrimoniale offerte en vue de marquer l'alliance avec une famille étrangère et la dette de vie contractée envers elle pour avoir perçu en don une épouse. Dette de vie, et dette de sang que provoquent les conflits

guerriers. Un symbolisme "monétaire" se joue, écrit Caillé, dans un espace sémantique balisé par l'opposition de la vie et de la mort, de l'alliance et du conflit.

Parfois par la force, souvent par l'alliance, le lien social se constitue, non pas cantonné au seul domaine de la parenté, mais également en œuvre au cœur du champ politique puisqu'il faut aller prendre femme chez le groupe voisin. Les femmes sont ainsi placées à la croisée de deux systèmes d'alliance, l'un "horizontal" entre hommes contemporains les uns des autres, l'autre plus "vertical" entre générations, et tout cela en vue de faire la paix à travers l'espace, et de donner la vie à travers le temps. Enfin, ajoute Caillé, ces deux systèmes d'alliance sont à penser dans leur articulation avec les systèmes d'alliance avec les choses – la technique – et avec les esprits ou les dieux – la religion.

On comprend, au vu d'une telle complexité structurelle tendue par l'intensité renouvelée des relations sociales durant les périodes de changements, combien la néolithisation abordée par ce filtre pourrait s'éloigner de la construction consensuelle molle que nous lui connaissons aujourd'hui, quand elle ne rêve pas d'une société égalitaire idéale. Si l'on consent à voir, avec Berthoud, dans toute relation interpersonnelle une ambivalence foncière entre une logique de l'union (dans le partage) et une logique de la séparation passant par l'affirmation de la supériorité, on conçoit à quel point une zone d'instabilité pourra générer de différences et de distinctions individuelles, tout comme la "bonne" réciprocité des échanges pacifiques peut risquer à tout moment de basculer dans la "mauvaise" réciprocité des échanges guerriers. Et puis s'ajoute la transgression si tentante en ces moments chancelants pour l'ordre établi, durant lesquels renverser une barrière est en soi quelque chose d'attirant ; l'action prohibée prend un sens qu'elle n'avait pas "avant qu'une terreur nous en éloignant ne l'entourât d'un halo de gloire" (Bataille 1957, p. 55).

Étudiant les sociétés de chasseurs-cueilleurs "complexes", Arnold (1996) avance ainsi que ce n'est pas l'agriculture en soi qui permet à la stratification sociale de se développer, mais les manipulations du mariage, de l'échange, des rites d'initiation, du travail. L'émergence de hiérarchies implique le transfert de biens depuis les mains d'un producteur direct au profit d'élites politiques ; la manipulation du procès du travail est une clé du

centralisme politique. Ainsi, le pouvoir politique dériverait de l'aliénation de nourritures et/ou de biens de prestige par le contrôle des producteurs... Or, on sait ce qu'écrivait à l'inverse Clastres au début des années 70 : avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économie est une dérive du politique. Il posait la question de l'origine du travail comme travail aliéné. À quelles conditions l'activité de production s'assigne-t-elle un but autre que la satisfaction des besoins énergétiques ? À nouveau, tout est bouleversé quand, à la règle échangiste, se substitue la terreur de la dette. En sorte que la véritable révolution, ce n'est pas celle du Néolithique, puisqu'elle peut très bien laisser intacte l'ancienne organisation sociale, c'est la révolution politique.

Le désir de faire, de posséder, de paraître plus que le voisin, l'introduction de la différence entre plus riches et plus pauvres, n'est pas coextensif au fonctionnement économique d'une société sauvage, d'une "société sans État". Par ses dons oratoires, son savoir-faire de chasseur, sa capacité à coordonner les activités guerrières, offensives ou défensives, le chef est dans cette société essentiellement chargé de résorber les conflits qui peuvent surgir entre individus, familles, lignages, etc. Il ne dispose, pour rétablir l'ordre et la concorde, que du seul prestige que lui confère la société. L'idée d'une anthropologie économique apparaît fondée aux yeux de Clastres lorsque disparaît le refus du travail, lorsqu'au sens du loisir se substitue le goût de l'accumulation, lorsque se fait jour dans le corps social une force externe sans laquelle les sauvages ne renonceraient pas au loisir : c'est la puissance de contraindre, c'est la capacité de coercition, c'est le pouvoir politique ; l'économie devient politique.

L'autorité de la hiérarchie, la relation de pouvoir, l'assujettissement des hommes, autant d'éléments dont l'absence même définirait cette société de chasseurs-cueilleurs, nous ne savons pas vraiment quand ils surgissent en son sein. La société idéale tévécienne est probablement un leurre, *a fortiori* si la faiblesse relative de sa taille démographique, qui en dicterait une condition fondamentale d'existence, est démentie par une densité de sites que chaque prospection ne fait qu'accroître. À un moment du bouleversement interne ou externe, la société ne peut pas empêcher la constitution d'ensembles socio-politiques intégrant les groupes locaux.

Quand, dans cette transition qui nous occupe, Hayden définit aujourd'hui un *aggrandizer model* (*id.* 1998, p. 19) dans la capacité de certaines personnes à l'ambition, à l'agressivité sociale, politique, économique, il désigne les "accumulateurs", ceux qui cherchent en permanence à organiser les autres pour leur permettre de produire plus et leur rendre des produits ou du travail. En fait, il nous semble seulement reconnaître en ce "modèle" une forme de résumé des épisodes précédents, analyses maussiennes en tête.

V. LES "MODÈLES" D'ORGANISATION VUS PAR L'ETHNOGRAPHIE

Plusieurs notions maîtrisées par nos collègues peuvent éclairer et enrichir l'idée que l'on se fait d'une société passée, à nous révélée par des vestiges aussi disparates que la monumentalité funéraire et la circulation des roches tenaces dont nous mesurons l'éloignement des gîtes et évaluons la rareté. La densité même des tumulus morbihannais parmi les plus gigantesques et les plus riches, édifiés en si peu de temps, dix générations tout au plus, pose de surcroît, pourquoi pas ?, la question simple du caractère héréditaire des statuts sur une aire géographique aussi bien circonscrite. La durée de construction imposée par de tels monuments suggère aussi des procédures "funéraires" seulement imaginables : par anticipation en prévoyant la mort de la personne – à l'image du roi magique ou divin, censé assurer la fécondité de la terre ainsi que le bon ordre général du cosmos, mais dont la fin de vie est déterminée à l'avance (Testart 1991, p. 394) ; ou bien *a posteriori* en assurant des mois ou des années plus tard les funérailles grandioses... Leur "durée de vie" si brève à l'échelle du Néolithique régional pose enfin la question de leur devenir et des raisons de leur dépassement dès lors qu'émerge le concept de la tombe à couloir d'accès, elle-même d'un abord et d'une entrée limités au début de son invention.

On a défini en Afrique, dans un passé récent, certains types tranchés de sociétés. Les "bandes", structures anarchiques, constituent les sociétés politiques sans état ni pouvoir central. Puis, des "structures anarchiques avec

Éléments d'architecture. Terminaison

chefferies” forment une première grande division où l’unité territoriale est généralement réduite et peu structurée, fonctionnant sous l’autorité d’un chef, choisi en raison de ses connaissances et de ses qualités au sein d’une famille prépondérante ayant traditionnellement le pouvoir (Thomas 1972). Le chef n’est pas un “roi” ; celui-ci descend en effet d’une dynastie noble d’origine ou de conquête et détient le pouvoir suprême au sein d’une société politique structurée et importante. Si la chefferie reste encore une organisation rudimentaire puisque les appareils administratifs et judiciaires sont inexistantes, et l’unité constamment remise en cause, il n’en va plus de même pour les sociétés multi-étatiques. Mais nous sortons du cadre...

Souvent épaulée par l’archéologie, la situation observée dans le Pacifique-sud permet d’intégrer, par quelques relations choisies, l’inattendu d’un phénomène naturel ainsi que l’exemplarité des “monuments de grade” qui entreraient bien en résonance avec plusieurs données contenues dans les chapitres consacrés à la “reconstruction” de notre terrain d’étude.

Guiart suggère avant tout qu’il n’existe pas de “modèles” d’organisation en tant que tels, mais des “axes” autour desquels on peut ordonner les phénomènes. Il distingue ainsi, partant des thèmes d’organisation socio-politiques reconnus dans ces îles :

- les statuts à transmission héréditaire où même à ce niveau de généralité, on s’aperçoit que la filiation n’explique pas tout, “qu’il faut jouer aussi de la manipulation des généalogies pour donner forme héréditaire à un statut acquis à la force du poignet” (*id.* 1972, p. 1 151) ;
- les statuts électifs ;
- les statuts à fondement économique.

Les choses sont, en réalité, quelque peu compliquées, car les statuts hiérarchisés ou non, nés d’un effort individuel économique au premier chef, sont revêtus d’une certaine apparence élective et ne répudient pas entièrement la filiation... On s’aperçoit aussi que le jeu de la transmission des titres s’affirme électif au nord, alors qu’il est de transmission matrilineaire au sud... Le parallélisme et l’opposition conjugués de deux régions contiguës, en une situation si tranchée, posèrent d’ailleurs le problème de savoir s’il s’agissait d’une situation “structurelle”, ou plutôt d’un accord avec la tradition qui donnait une explication d’ordre historique. Et cette tradition stipulait qu’à la suite d’un cataclysme volcanique suivi de l’éclatement

d’une grande île ancienne aurait succédé la recolonisation des fragments d’îles restés alentour. On sait comment la combinaison des études géologiques et des fouilles archéologiques de Garanger a permis de valider l’hypothèse historique, aussi bien pour des détails précis de situation des cadavres de chefs que dans l’existence du hiatus cataclysmique dans l’histoire de cette société. On sait enfin que la transformation de l’institution du régime foncier n’aura pris que cinquante ans pour s’affirmer et survivre dans sa forme actuelle. “Ainsi se complète le tableau des différences entre deux sociétés partageant le même lexique sociologique, le même mode de vie, les mêmes éléments de culture matérielle, et qui se révèlent cependant aussi fondamentalement différentes” (Guiart 1972, p. 1 160).

Il est difficile de dire ce qu’une enquête archéologique aurait pu restituer d’un tel état de fait, ou plutôt on imagine aisément à quoi le classement typo-chronologique aurait abouti, par la nature même de nos outils de reconnaissance. Il n’est pas lieu ici de s’en émouvoir, mais au contraire de rebondir sur ce précédent, car l’hypothèse du séisme – entrevue avec bienveillance dans le chapitre “Tertres et pierres dressées”, permettant d’expliquer le bris et les orientations au sol aussi bien que les modes de réemplois des stèles à l’entrée du golfe du Morbihan – pourrait intégrer un scénario où les plages de rupture décelées dans la culture matérielle trouveraient une résonance certaine dans un tel événement.

En revenant aux Nouvelles-Hébrides, on comprend à quel point l’acquisition du prestige et de l’autorité ne peut s’obtenir que par le moyen de rites de passage de plus en plus élaborés, de plus en plus coûteux en biens matériels ; ce à quoi il faut ajouter la possibilité de vente et d’achat d’éléments, ou le recours à des cycles cérémoniels sollicités en partie ou dans leur totalité, là où l’hérédité n’impose pas sa primauté. On agit de même en vue de l’acquisition et de l’intégration locale d’une partie de cycle rituel, voire d’un seul élément à l’image d’une danse, d’un chant, d’un monument mégalithique particulier. Selon Guiart, seules les conditions psychologiques et techniques d’un marché où la mode joue un grand rôle pouvaient déterminer ces choix. Or, dans une économie agricole ne connaissant pas les céréales et leurs facilités de stockage (culture des tubercules), seul l’élevage des porcs permet de constituer des surplus au-delà de la durée d’une saison. Le cycle économique peut alors s’étaler sur un nombre d’années égal à celui de la vie moyenne d’un porc.

Informés de ces prémisses, on conçoit mieux l'approche des "monuments de grade" construits en ces îles, lesquels seront mieux à même d'éclairer, par une démarche décomplexée⁽¹⁴⁾ dans un champ ethnographique considérablement élargi, la lecture et l'interprétation de la "monumentalité" au Néolithique, qu'elle soit funéraire ou non. Prenons l'ensemble des rites afférents à chaque grade qui comporte l'érection d'un monument : ce peut être une pierre levée⁽¹⁵⁾, généralement sculptée ou peinte, une plate-forme de terre et de pierre, un modèle de case, une sculpture en pied, etc. La hiérarchie de grades d'une île comme Vao, au nord-est de Malekula (environ 500 habitants) ne comportait que deux grades, dont l'acquisition signifiait la participation – et le paiement – à un cycle de rites échelonnés sur au moins quinze ans. Au premier stade, on érige une plate-forme de pierres ; au deuxième stade, une dalle de pierre levée s'appuie en arrière sur une dalle de corail dressée, en avant sur un poteau sculpté d'une effigie humaine.

À un autre extrême géographique maintenant, une autre voie de comparaisons méritant d'être parcourue demeure sans conteste le bassin du Mississippi auquel nous avons à plusieurs reprises fait référence pour souligner l'intérêt des tertres funéraires qu'il recèle. On voit là se développer non seulement un processus de différenciation sociale avant l'arrivée effective des colons européens, mais également, et en temps réel, les conséquences rapides de cette confrontation dans l'organisation de la société dont le bilan économique repose avant tout sur une céréaliculture.

Les chroniques de Hernando de Soto, écrites entre 1529 et 1543, rapportent l'existence de ces villages "indiens" où de larges et nombreux greniers à maïs (sur quatre poteaux de bois) sont ostensiblement édifiés autour des demeures des chefs. Les céréales stockées sont le résultat des tributs levés sur les membres de la communauté. Ces surplus sont bien sûr utilisés pour établir des liens d'alliance, non seulement avec les groupes voisins dans telle ou telle vallée alluviale adjacente, mais également et surtout avec les Européens espagnols qui explorent ces territoires lointains en remontant les fleuves, aiguïsant les convoitises par cette réputation qui les précède à détenir des biens extraordinaires dont tout chef devait naturellement pouvoir s'approprier l'exclusivité (Wesson 1999). D'ailleurs, il est bien connu que ces Espagnols ne rencontrèrent jamais de problèmes d'approvisionnement au cours de leurs explorations...

À l'issue de la séquence "Mississippi" (900-1550 AD), les plus puissantes des élites régionales contrôlent ainsi des territoires allongés sur 300 km, le long des grandes rivières, contenant et maîtrisant le transfert et les échanges des coquillages et des dents de barracudas en provenance du golfe du Mexique, le mica, la stéatite et le silex des Appalaches, l'obsidienne des Montagnes Rocheuses, le cuivre, l'argent, l'hématite⁽¹⁶⁾ récoltés au nord, vers la région des Grands Lacs. Elles peuvent mener des raids guerriers, réclamer des tributs et gérer les surplus alimentaires ; elles supervisent surtout la construction d'architectures monumentales, à vocation funéraire et religieuse. Mais pourtant, à l'intérieur des terres et en dehors des axes naturels offerts aux déplacements, le maintien constant de greniers individuels démontre des effets de résistance à la confiscation des surplus.

Une question se pose indéniablement aux chercheurs de ces régions dont l'archéologie met en perspective et renseigne la période qui précède : à quel moment, et quelles sont les forces qui ont encouragé les individus à abandonner leurs greniers individuels en silos souterrains pour des greniers collectifs aériens, visibles par tous, mais contrôlés par des individus distingués ? Wesson propose brièvement l'émergence d'économies fondées sur la circulation des biens de prestige et l'accumulation asymétrique de capital symbolique (au sens de Bourdieu). On voit que l'explication reste largement ouverte au débat et qu'elle peut gagner en précision.

Notons cependant un point d'histoire instructif : alors que dans la phase de "coexistence" Atasi, le faible nombre de silos domestiques enterrés démontre bien que les chefs Creek contrôlent encore les greniers collectifs et la redistribution des épis et des semences, la phase suivante Tallapoosa

(14) Thèse en cours de J. Defaix à l'Université de Nantes ("La Pensée et les représentations monumentales. Applications de modèles ethnographiques au mégalithisme armoricain").

(15) Les monuments mégalithiques à Bougainville, aux îles Salomon, sont à juste titre réputés et ont contribué, dès le XIX^e siècle et par un érudit mélange aux référents bibliques et de l'antiquité classique, à proposer les différentes interprétations du menhir et de la stèle "aniconique" que les Mahé, Caumont, Martin, Paniaga, etc., ne manquèrent pas d'intégrer à leurs recherches.

(16) Dès que l'on perçoit le développement de sociétés de chasseurs-cueilleurs plus "complexes" en ces régions, les tertres font leur apparition, couvrant des sépultures individuelles ou multiples saupoudrées d'ocre (Spencer *et al.* 1984).

Éléments d'architecture. Terminaison

révèle un changement brutal au cours duquel les greniers individuels augmentent leur nombre, se multiplient auprès des maisonnées, au moment même où l'accès aux biens de prestige amenés dans le sillage des Européens est de plus en plus facilité par l'intensification des échanges, démonétisant les accumulations tout juste réalisées parmi les anciennes élites dont les jours sont finalement comptés.

Nous avons rappelé à quel point Nadaillac, en 1883, semblait fasciné par les antiquités d'Amérique du Nord. La qualité du travail comparatif qu'il avait entrepris grâce à sa grande connaissance de la Préhistoire européenne ouvrait alors un chemin prometteur, mais qui ne sera finalement que très peu souvent emprunté. Du Chatellier restera l'un des rares chercheurs de ce temps (1887) osant rapprocher les architectures en terre du bassin du Mississippi des constructions préhistoriques qu'il fouillait en Bretagne. Il faudra attendre un siècle pour que Bender (1985) établisse de nouveaux et bons rapprochements entre le contexte armoricain et la culture Adena-Hopewell. Si l'on éprouve quelques réticences à suivre l'auteur quand elle considère sans le démontrer que les fameuses coupes-à-socle feraient l'objet d'échanges dans le cadre d'une production et d'une circulation contrôlées par des *leaders* accroissant ainsi leur prestige et maintenant des alliances, les généralités qu'elle applique au Néolithique breton sont néanmoins des plus stimulantes. Force est alors d'imaginer les aînés exerçant leur contrôle sur le travail et la reproduction à travers leur maîtrise des cérémonies d'initiation et des échanges matrimoniaux. Par un entraînement spéculatif irréprouvable, Bender en arrive d'ailleurs à concevoir une "intensification idéologique" sur la femme en tant qu'elle réfléchit l'importance de la fertilité et de la reproduction, visible à travers l'iconographie de l'art pariétal... Allusion est ici faite, bien entendu, à la scène "indiscutable" de labour au plafond de La Table des Marchand, emblématique d'une symbolique de la fertilité, qu'accompagne la représentation de la Déesse-Mère au chevet de la chambre. Voici donc l'ultime prolongement de la chaîne (elle aussi idéologique) qui partit de la "charrue" de Ferguson identifiée en 1863 en lieu et place de la hache emmanchée, largement médiatisée dès 1872 par le "second" Fergusson, qui accrocha le quadripède sculpté "au ciel de la chambre" grâce à la belle observation de Closmadeuc publiée en 1885, et qui aboutit enfin à ce que Le Rouzic reconnût en 1910 par cette combinaison de signes l'attelage agricole du Néolithique, légitimé par les épis de blé visibles sur l'autre stèle verticale, en lieu et place de la crosse.

Si notre interprétation, on l'a vu, est radicalement opposée à celle-ci, on ne saurait lui reprocher cette volonté manifeste d'assurer cette intégration maximale des données que nous appelons de nos vœux. Dans les deux modèles perce au surplus une préoccupation commune relative à l'emprise de la dénotation sexuelle dans les représentations, et du conflit d'intérêt que ce processus considérable de transformation peut induire entre les hommes et les femmes durant ce V^e millénaire (17).

Plutôt que d'invoquer et de reposer la construction historique de la néolithisation sur une somme de principes féminins (18), avons-nous mis en exergue dans l'Ouest de la France tous les aspects de la représentation qui plaident pour l'exagération des principes masculins en tant qu'ils affichent une réaction au processus dynamique dans lequel s'engage la culture des chasseurs-pêcheurs sous l'influence des normes religieuses et techniques du monde des agriculteurs, la vie réglée aux champs cultivés. Difficile à ce jour, bien sûr, de séparer la transmission culturelle accomplie de la transmission culturelle en cours, d'analyser à travers des faits de terrain la part respective

(17) Le procès même de la sédentarisation peut être vu par certains protohistoriens comme le point nodal de ce conflit (Haaland 1997) où la chasse reste une activité très valorisée tandis que la femme recherche la stabilité... Dans la mémoire collective, les femmes se souviendraient de la vie nomade, de la recherche de l'eau et des mouvements constants alors que les hommes insisteraient sur la perte des jeux et sur la chasse qui était un moyen d'acquiescer de la viande... Pour l'auteur, un lien se forge entre la production nourricière du corps de la femme et la production de nourriture ; une association métaphorique s'établit entre la céramique et le corps de la femme ; la décoration de l'ouverture d'un vase est menée comme si c'était une bouche d'où le langage serait émis, par où est absorbée la nourriture. À vrai dire, Lévi-Strauss nous avait déjà convaincu (*La Pensée Sauvage*) de l'analogie très profonde que l'espèce humaine semble concevoir entre l'acte de copuler et celui de manger, le lien entre les deux n'étant pas causal mais métaphorique ("passer à la casserole"). D'un point de vue général, le "plus grand" commun dénominateur de l'union des sexes et de celle du mangeur et du mangé est que l'une et l'autre opèrent une conjonction par complémentarité. Enfin, l'échange des femmes et l'échange des nourritures sont des moyens d'assurer l'emboîtement réciproque des groupes sociaux, ou de rendre cet emboîtement manifeste. En conséquence de quoi, il paraît difficile de conclure que cet état est coextensif au Néolithique à céramique ; les chasseurs-cueilleurs nous ont habitués à confectionner des contenants en vannerie, étanches et capables de supporter une cuisson... Plus qu'une question liée à un changement de régime alimentaire et de récipients, il semble que nous retombions davantage sur l'assignation sexuelle des volumes et lignes géométriques vérifiées dans toutes les sociétés ; il est en effet suffisamment reconnu que la poterie à cuire ou le mortier sont davantage du côté de l'utérus que du pilon...

(18) À l'inverse, nous l'avons lu dans un chapitre précédent, Paniaga (1897) ne conçoit la marche des agriculteurs que sous l'emblème du phallos, pierres dressées en ces rivages où l'océan les arrête.

des processus de changement culturel ou de résistance au changement. Mais partant d'un tel principe heuristique, ne rejoint-on pas des faits d'observation avérés dès lors que des groupes de chasseurs-cueilleurs à l'organisation sociale développée se collettent avec l'influence inexorable des percepts autant que des concepts puissants reconnus à l'agriculture ? Zvelebil suppose également une perte de prestige de la part de l'homme "mâle" au sein des groupes mésolithiques de l'aire circum-Baltique, ainsi que l'accroissement simultané de la compétition et de la stratification sociale (*id.* 1998), mais en l'absence cruelle des éléments de validation dans ce cadre géographique précis. Il rappelle néanmoins qu'au sein des sociétés de chasseurs-cueilleurs, la perte des femmes au profit des agriculteurs s'évalue à 15 % du groupe de celles-ci... Si, à l'inverse, Lévi-Strauss insiste en son temps (1962) sur le fait que dans la plupart des sociétés, la position de donneur de femme s'accompagne d'une supériorité sociale (parfois aussi économique), tandis que celle de preneur s'assortit d'une infériorité et d'une dépendance, force est de reconnaître qu'en situation de déséquilibre, d'instabilité entre des systèmes aussi opposés, tous les hommes ne sont pas égaux devant les femmes...

VI. EN SORTE QUE...

Le mouvement de l'amour porté à l'extrême est un mouvement de mort, annonce Bataille intéressé par notre préhistoire, ajoutant que ce lien ne devrait pas sembler paradoxal : l'excès d'où la reproduction procède et celui qu'est la mort ne peuvent être compris que l'un à l'aide de l'autre. Il apparaît surtout que les deux interdits initiaux touchent, le premier, la mort, l'autre, la fonction sexuelle.

Le concept second se perçoit dans la manière dont Varagnac comprend le Néolithique européen à la fin des années 40 : dès l'instant où l'agriculture, par l'écobuage, l'essartage, la domestication des animaux et la répartition des bonnes terres, commence à socialiser la nature, l'organisation par catégories d'âge entreprend, "avec le même esprit d'audace conquérante et de méthode disciplinée", de *socialiser le surnaturel*, non pas pour se le soumettre, mais pour conclure avec lui des pactes, des alliances périodiques (19).

Mon troisième est le dualisme renforcé que Przyluski, à la même époque, suppose pour ce Néolithique occidental, quand l'homme commence à produire sa nourriture par la culture et l'élevage, car les espèces vivantes se dédoublent : plantes et animaux sauvages, plantes cultivées et animaux domestiques. La religion pense ce dualisme et ces nouvelles conditions de vie.

Ces principes généraux ne sont pas réfutables et ne constituent donc pas une théorie.

Sur ces sujets soulevés par des auteurs oubliés ou dépassés, est-il à ce point vrai que la discussion se situant dans une telle généralité, on l'épuise rien qu'en la formulant ?

Par la conservation des récoltes, par cette provision qui dit prévision, on dit que l'homme commence à s'inscrire dans la dimension temporelle, et qu'une attitude nouvelle s'est déjà reflétée dans ces éléments d'architecture pérenne (20), boursouflures de la terre, faibles tumulations à l'image des formes du relief, et pourtant si distinguées de lui. À cet instant émerge un mode de pensée scientifique qui attaque la nature par la perception et l'imagination de l'homme, un savoir dont une théorie du sensible a fourni la base : la division de l'univers. Quelques millénaires plus tard, les Grecs fondent la construction théorique de l'image du monde.

Le premier homme néolithique est producteur, soit. Espérons cependant qu'en ne tirant pas l'explicitation des conduites sous l'effet de la

(19) Pour lui, et avant Éliade, c'est avec le mégalithisme que se développe un culte des ancêtres.

(20) "Quand la mémoire des premières races se sentit surchargée, quand le bagage des souvenirs du genre humain devint si lourd et si confus que la parole, nue et volante, risqua d'en perdre en chemin, on les transcrivit sur le sol de la façon la plus visible, la plus durable et la plus naturelle à la fois. On scella chaque tradition sous un monument..

Les traditions avaient enfanté des symboles... Le symbole avait besoin de s'épanouir dans l'édifice... le pilier qui est une lettre, l'arcade qui est une syllabe, la pyramide qui est un mot, mis en mouvement à la fois par une loi de géométrie et par une loi de poésie, se groupaient, se combinaient, s'amalgamaient, descendaient, montaient, se juxtaposaient sur le sol, s'étagaient dans le ciel, jusqu'à ce qu'ils eussent écrit, sous la dictée de l'idée générale d'une époque, ces livres merveilleux qui étaient aussi de merveilleux édifices...

Et non seulement la forme des édifices mais encore l'emplacement qu'ils se choisissaient révélait la pensée qu'ils représentaient" (Hugo 1831).

Éléments d'architecture. Terminaison

seule force rationnelle ou matérielle de l'histoire, on ne condamnera pas l'expérience de cette fouille et des concepts imaginés en les arrêtant sur le symbolisme avec son grand S. Nous pourrions ici, mot pour mot, reprendre le point de vue du romancier concédant qu'il serait trop naïf de considérer sous l'angle symbolique tels objets, actes ou circonstances qui sembleraient dresser à certains carrefours de son livre une silhouette toujours malencontreuse de poteau indicateur ⁽²¹⁾.

(21) "L'explication symbolique étant – en général – un appauvrissement tellement bouffon de la part envahissante de contingent que recèle toujours la vie réelle ou imaginaire, qu'à l'exclusion de toute idée indicatrice la seule notion brute et très accessible, autour de chaque événement, de circonstances *fortes* et de circonstances *faibles*, pourra dans tous les cas, et ici en particulier, être substituée avantageusement" (Gracq 1938).